

Fables.

Division. — Les *Fables* de la Fontaine, au nombre de deux cent trente-neuf, sont réparties en douze livres. Le recueil des six premiers livres, publié en 1668, est dédié au dauphin, l'élève de Bossuet; le recueil des cinq livres suivants, paru en 1678, débute par une pièce de vers à l'adresse de M^{me} de Montespan; le douzième livre, composé pour le duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon, ne vit le jour qu'en 1694.

Ces chefs-d'œuvre de notre grand fabuliste sont dans toutes les mains. Voici les titres des morceaux les plus estimés :

LIVRE I^{er} : le *Loup et l'Agneau*, le *Chêne et le Roseau*. — LIVRE II : l'*Oiseau blessé d'une flèche*, l'*Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*. — LIVRE III : le *Meunier, son fils et l'Âne*; les *Membres et l'Estomac*. — LIVRE IV : le *Vieillard et ses Enfants*, l'*Alouette et ses Petits*. — LIVRE V : le *petit Poisson et le Pêcheur*, le *Laboureur et ses Enfants*. — LIVRE VI : le *Lièvre et la Tortue*, le *Charlatan*. — LIVRE VII : les *Animaux malades de la peste*, le *Héron*, le *Coche et la Mouche*, la *Laitière et le Pot au lait*. — LIVRE VIII : la *Mort et le Mourant*, le *Savetier et le Financier*. — LIVRE IX : les *deux Pigeons*, le *Gland et la Citrouille*. — LIVRE X : l'*Homme et la Couleuvre*, la *Tortue et les deux Canards*. — LIVRE XI : le *Lion*, le *Fermier*, le *Chien et le Renard*, le *Songe d'un habitant du Mogol*, le *Paysan du Danube*, le *Vieillard et les trois jeunes hommes*. — LIVRE XII : le *vieux Chat et la jeune Souris*, la *Forêt et le Bûcheron*.

Appréciation générale. — On peut envisager en la Fontaine l'*imitateur*, l'*écrivain* et le *moraliste*.

L'*imitateur*. — La Fontaine n'a rien inventé; presque toutes ses fables sont imitées, et cependant ce poète est le plus original de nos écrivains : c'est que son imitation « n'était point un esclavage »; il ne prenait que l'idée, dont il découvrait l'expression et la poésie. Au reste, ses prédécesseurs : Ésope, Phèdre, Pilpay¹, Aviénus², Abstémios³, Pogge⁴ et les auteurs des *fabliaux*, avaient indiqué, plutôt qu'exploité, le genre que

¹ Pilpay ou Bidpay (III^e s. av. J.-C.), fabul. indien.

² Aviénus (IV^e s. ap. J.-C.), poète ital.

³ Abstémios (XV^e s.), poète ital.

⁴ Pogge (XV^e s.), poète ital.

la Fontaine a renouvelé. Ésope est sec, Phèdre abstrait; les *fabliaux* ne sont que d'exubérantes satires, où les hommes sont plus ou moins bien déguisés sous le masque des animaux. La Fontaine a donné l'âme et la vie à tout ce qu'il a emprunté; il a revêtu de ses grâces la nudité d'Ésope, égayé de son enjouement les sentences chagrines de Phèdre, ramené les interminables *fabliaux* du moyen âge à l'objet de la fable. Il a donc surpassé ses modèles, et son œuvre est bien à lui. — Voici comment il l'a définie :

J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi, faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers
Et dont la scène est l'univers.

(L. V, fab. 1.)

L'*écrivain*. — La Fontaine, avec des tableaux ou des drames de peu d'étendue, dont le fond est rarement à lui, et dont le style est presque toujours familier, s'est placé parmi nos grands écrivains, comme l'avait prévu Molière, et conserve au milieu d'eux le surnom d'*inimitable*. Il le doit surtout à sa *manière*, qui consiste à s'affranchir de toute entrave, à mêler tous les genres, tous les tons, toutes les couleurs. On trouve dans ce petit livre des *Fables*, souvent dans le même apologue, la narration, la description, l'idylle, l'épître, le dialogue, le portrait, le caractère, le discours, l'anecdote, la confidence, la sincérité de Montaigne, l'esprit de Villon, la naïveté de Marot, le badinage de Voiture, des traits de la plus haute poésie, et de ces vers que la force du sens grave à jamais dans la mémoire.

La souplesse de sa langue est merveilleuse : aucun poète n'a plié si facilement le vers français à toutes les formes imaginables. « Toujours divers, toujours nouveau, long, puis court, puis entre les deux; avec vingt sortes de rimes : redoublées, entre-croisées, reculées, rapprochées, tantôt solennelles comme un hymne, tantôt folâtres comme une chanson. » (Taine.)

Et cependant il appartient, lui aussi, comme Bossuet, Racine et Boileau, à l'école de la *longue patience* : de la première ébauche de sa fable *le Renard, les Mouches et le Hérisson*, que

l'on a retrouvée, deux vers seulement ont passé dans la rédaction définitive. Mais ces lenteurs de son esprit ne l'empêchent jamais d'être naturel, gracieux, abandonné, sublime, quand le sujet l'exige; en un mot, « aussi poète que les anciens le furent jamais. » (VILLEMAIN.) Qui mieux que lui

. sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère ?

Dans ses esquisses, tous les traits ont une justesse qui vous donne la sensation même de l'objet. D'un mot, il en dit plus que n'en ferait une analyse. On en sait assez sur la tortue quand on l'a vue *aller son train de sénateur*. Qui a mieux peint le vol de l'hirondelle *caracolant, frisant l'air et les eaux*; la sotte grenouille, avec ses gros yeux ronds et ses plongeurs effarés; le canard, au regard narquois, à la démarche goguenarde et aux refrains nasillards; le chat hypocrite en son *humble contenance*; le renard fripon et courtisan; le singe hâbleur et charlatan; le coq turbulent et orgueilleux; le lapin étourdi et gourmand; la chèvre vive et capricieuse; le loup efflanqué; le bœuf pacifique, etc.? (G. MERLET, *passim*.)

Le *moraliste*. — Le moraliste, chez la Fontaine, est inférieur à l'écrivain. Contrairement à la plupart de ses devanciers, qui visaient uniquement à la leçon morale, la Fontaine, lui, se préoccupe avant tout des détails du récit, de la vraisemblance et de la vérité des caractères ou des mœurs. « La fable, dit Sainte-Beuve, n'a été chez lui le plus souvent qu'un prétexte au récit, au conte, à la rêverie; la morale s'y adapte comme elle peut, » à la fin, au début, ou au milieu; elle est quelquefois sous-entendue, quelquefois oubliée, souvent égoïste, équivoque, injuste. Exemples :

Vous chantiez! j'en suis fort aise.
Eh bien, dansez maintenant.

(La Cigale et la Fourmi.)

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

(Le Loup et l'Agneau.)

Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

(La Cour du lion.)

Le sage dit selon les gens :
Vive le Roi! vive la Ligue!

(La Chauve-Souris et les deux Belettes.)

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

(Les Animaux malades de la peste.)

La jeunesse se flatte et croit tout obtenir;

La vieillesse est impitoyable.

(Le vieux Chat et la jeune Souris.)

Faut-il conclure, avec Jean-Jacques Rousseau et Lamartine, que la Fontaine enseigne plutôt le mal que le bien? Non, assurément. La Fontaine a dit ce qu'il voyait : sa morale est toute expérimentale; il a peint la société telle qu'elle était au XVII^e siècle, laissant à ses lecteurs le soin de trouver dans ses fables les leçons qu'elles renferment.

« La Fontaine n'est point le poète de l'héroïsme, il est celui de la vie commune, de la raison vulgaire. Le travail, la vigilance, l'économie, la prudence sans inquiétude, l'avantage de vivre avec ses égaux, le besoin qu'on peut avoir de ses inférieurs, la modération, la retraite, voilà ce qu'il aime et ce qu'il fait aimer... Censeur assez indulgent de nos faiblesses, l'avarice est de tous nos travers celui qui paraît révolter le plus son bon sens naturel. Mais s'il n'éprouve et n'inspire point

. Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

ne préserve-t-il pas au moins ses lecteurs du poison de la misanthropie, effet ordinaire de ces haines? ne condamne-t-il pas certains faits? ne vante-t-il pas certaines qualités? »

(CHAMFORT.)

Écoutez plutôt :

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.

(L'Ane et le Chien.)

Il ne se faut jamais moquer des misérables.

(Le Lièvre et la Perdrix.)

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

(Le Lièvre et la Tortue.)

On hasarde de perdre en voulant trop gagner.

(Le Héron.)

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris.

Attendez-vous à la pareille.

(Le Renard et la Cigogne.)

A l'œuvre on connaît l'artisan.

(Les Frelons et les Mouches à miel.)

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi.

(Les deux Mulets.)

Plus fait douceur que violence.

(Phébus et Borée.)

Aide-toi, le ciel t'aidera.

(Le Charretier embourbé.)

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

(La Besace.)

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.

(Le Paysan du Danube.)

Tel voudrait bien être soldat

A qui le soldat porte envie.

(Le Loup et le Renard.)

Notre condition jamais ne nous contente ;

La pire est toujours la présente.

(L'Ane et ses Maîtres.)

Concluons que la Providence

Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

(Jupiter et le Métayer.)

A dire vrai, cette *ample comédie* des fables de la Fontaine ne nous apprend guère qu'à mieux nous connaître, nous et nos semblables. « C'est en réalité le meilleur service que puisse rendre la poésie quand elle entreprend de moraliser. *Fables, satires* ou *comédies* sont choses trop légères pour atteindre à la racine de nos vices. Il y faut d'autres remèdes, et Dieu seul peut les donner assez forts. »

(P. LONGHAYE.)

Remarques générales. — « La Fontaine excelle à se rendre présent à l'action qu'il nous montre; à donner à chacun de ses personnages un caractère particulier dont l'unité se conserve dans la variété de ses fables, et le fait reconnaître par tous; à effleurer les ridicules innocents, à laisser deviner au lecteur la finesse d'une arrière-pensée comique, à philosopher à la dérobée, sous forme de badinage, du coin de l'œil, avec bonne humeur et sans intention méchante.

« La conversion de la Fontaine est un des beaux exemples de ce siècle, qui propose à notre orgueil tant d'admirables retours de consciences égarées. Voici la lettre si chrétienne qu'il écrivit au poète Maucroix, son ami : « Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage, mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenais, il me prit, au milieu de la rue du Chantre, une si grande faiblesse que je crus véritablement mourir. O mon cher! mourir n'est rien; mais songes-tu que je vais comparaitre devant Dieu? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi. »

(*Passim.*)

MOLIÈRE (1622-1673).

Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, né à Paris, exerça quelque temps, au sortir de ses classes, la profession de son père, qui était tapissier valet de chambre de Louis XIII. Mais, à vingt-trois ans, cédant au goût qui l'entraînait vers le théâtre, il s'engagea dans une société de comédiens, dont il devint le chef, prit le nom de Molière et partit pour la province. Après treize ans de vie nomade, composant et jouant ses *farces* et ses comédies d'intrigue, parmi lesquelles on distingue l'*Étourdi* (Lyon, 1653) et le *Dépit amoureux* (Béziers, 1656), il revint à Paris en 1658, où le succès des *Précieuses ridicules* lui valut la protection de la cour. Par cette pièce, Molière entra dans

la voie de la haute comédie, celle qui peint les mœurs et les caractères. Il n'en devait plus sortir.

Malheureusement la vie de notre grand comique ne fit pas toujours honneur à son génie. De là, chez lui, le manque d'élévation morale et, trop souvent, de délicatesse chrétienne.

Épuisé de fatigue et rongé par les chagrins domestiques, il mourut subitement d'une convulsion de poitrine, qui le prit en prononçant le mot *juro* du *Malade imaginaire*, où il remplissait le rôle d'Argan.

Œuvres. — Les principales comédies de Molière sont, en vers : le *Misanthrope* (1666), le *Tartufe* (1667), les *Femmes savantes* (1672), et en prose : les *Précieuses ridicules* (1659), l'*Avare* (1668), *M. de Pourceaugnac* (1669), le *Bourgeois gentilhomme* (1670), les *Fourberies de Scapin* (1671), le *Malade imaginaire* (1673), etc.

Les trente pièces dont se compose son théâtre peuvent être divisées : 1^o en comédies de caractère : le *Misanthrope*, *Tartufe*, l'*Avare*; 2^o en comédies de mœurs : les *Précieuses ridicules*, les *Femmes savantes*, l'*École des maris*, l'*École des femmes*; 3^o en comédies d'intrigue : l'*Étourdi*, les *Fourberies de Scapin*, *Sganarelle*, *Amphitryon*, etc.; 4^o en comédies-ballets : le *Bourgeois gentilhomme*, le *Malade imaginaire*, *Pourceaugnac*, les *Fâcheux*, etc.

Précieuses ridicules (1659).

Sujet. — La comédie des *Précieuses ridicules* est une satire du *faux bel esprit*, c'est-à-dire du galimatias sentimental, des compliments énigmatiques, de la galanterie ampoulée, de la recherche des jeux de mots et de tout ce jargon de mauvais goût, alors à la mode parmi le beau monde de la cour et de la ville.

PERSONNAGES. — *La Grange* et *du Croisy*, prétendants rebutés; *Gorgibus*, bon bourgeois; sa fille *Madelon* et sa nièce *Cathos*, deux précieuses; *Marotte*, servante des précieuses; *Almansor*, laquais des précieuses; le marquis *de Mascarille*, valet de la Grange; le vicomte *de Jodelet*, valet de du Croisy, etc. — La scène est à Paris, dans la maison de Gorgibus.

Résumé. — ACTE UNIQUE. — Du Croisy et la Grange, éconduits par les précieuses, jurent de tirer vengeance de ce mépris injurieux. Gorgibus, qui a vu les deux prétendants sortir « mal satisfaits », reproche à sa fille et à sa nièce leurs dépenses frivoles et leur froideur pour ces messieurs. Madelon se retranche derrière « le procédé irrégulier de ces gens-là », qui ne savent « débiter ni beaux sentiments » ni rien « traiter dans les belles manières »; Cathos gage « qu'ils n'ont jamais vu la carte du *Tendre*, et que *Billets-Doux*, *Petits-Soins* et *Jolis-Vers* sont des terres inconnues pour eux ». Gorgibus ne peut rien comprendre à ce baragouin. On annonce le marquis de Mascarille. Les précieuses se hâtent de consulter « le conseiller des grâces » et de préparer « les commodités de la conversation ».

Les compliments échangés entre les précieuses et le marquis sont de tout point dignes des beaux esprits, c'est-à-dire absolument ridicules. Mascarille se flatte de faire des vers à souhait : chanson, sonnet, épigramme, énigme, portrait, rien ne lui coûte. Madelon est « furieusement pour les portraits »; Cathos « aime terriblement les énigmes ». Mascarille a, de plus, composé une comédie; elle sera jouée par les grands comédiens de l'hôtel de Bourgogne; eux seuls savent « faire valoir les choses; les autres sont des ignorants, qui récitent comme l'on parle ». Il n'est pas jusqu'à la mise de Mascarille qui ne mérite d'être admirée : en attachant sur ses gants « la réflexion de l'odorat », on trouve qu'ils « sentent terriblement bon ».

Voici le vicomte de Jodelet. Décidément les précieuses commencent « d'être connues ». Ce jour sera « marqué dans leur almanach ». On mande des violons et l'on organise un bal à la hâte. Mais la Grange et du Croisy viennent troubler la joyeuse assemblée, et confondre les précieuses en leur dévoilant le piège : les prétendus marquis et vicomte, si bien reçus par ces dames, ne sont que des laquais déguisés. « O ciel ! quelle insolence ! exclame Madelon. — Ah ! quelle confusion ! » s'écrie Cathos. Et Gorgibus de maudire les romans et les sottises billevesées qui sont causes de toutes ces folies.

Appréciation. — Cette pièce révéla le véritable talent de Molière. « Pour la première fois, dit la Harpe, on vit sur la scène le tableau d'un ridicule réel... Un comédien corrigea la

cour et la ville, et fit voir que c'est le bon esprit qui enseigne le bon ton, que ceux qu'on appelle les gens du monde croient posséder exclusivement. Il fallut convenir que Molière avait raison; et quand il montra le miroir, il fit rougir ceux qui s'y regardaient. Tout ce qu'il avait censuré disparut bientôt, excepté les jeux de mots, sorte d'esprit trop commode pour que ceux qui n'en ont pas d'autre puissent se résoudre à y renoncer. »

Le Misanthrope (1666).

Sujet. — Le *Misanthrope* montre comment un homme, d'ailleurs honnête, peut se rendre ridicule par excès de franchise ou par manque d'indulgence. Ce n'est à proprement parler qu'une comédie de caractère, sans intrigue.

PERSONNAGES. — *Alceste*, misanthrope, prétendant de Célimène; *Philinte*, ami d'Alceste, homme sociable, mais complaisant à l'excès; *Célimène*, jeune veuve qui cherche à plaire par vanité; sa cousine *Éliante*, et son amie *Arsinoé*; *Oronte*, *Acaste* et *Clitandre*, marquis ridicules, etc. — La scène est à Paris, dans la maison de Célimène.

Résumé. — ACTE I^{er}. — *La querelle du sonnet*. Alceste, prétendant de Célimène, est venu lui réitérer sa demande. Il gronde contre Philinte, son ami d'enfance, qu'il a rencontré faisant à un inconnu des démonstrations exagérées d'amitié. Survient un second prétendant, Oronte, grand amateur de sonnets, qui, en attendant que Célimène les reçoive, prie ces messieurs d'en écouter un de sa façon. Philinte le trouve irréprochable. Alceste dissimule d'abord sa pensée, puis il critique indirectement et finit par déclarer que le sonnet est détestable. Oronte se fâche et sort : première rupture.

ACTE II. — *Le salon de la coquette*. Alceste a vu Célimène. Leurs explications sont interrompues par l'arrivée successive d'Acaste, de Clitandre, d'Éliante et de Philinte. On s'assied, et l'on parle de tous et de chacun : « Vous n'en épargnez point et chacun a son tour, » dit Alceste, indigné de tant de médisances. Après avoir déchargé sa bile, notre misanthrope insiste pour que Célimène prononce entre lui et les autres prétendants. Mais un garde de la maréchaussée vient le chercher et le somme

de comparaître à l'instant devant le tribunal, pour régler sa querelle avec Oronte.

ACTE III. — *Assaut de reproches*. A leur tour, Acaste et Clitandre font valoir leurs avantages réciproques et demandent à Célimène de fixer son choix. On annonce Arsinoé. Les marquis s'éloignent et laissent aux prises les deux amies, qui, sous forme de conseils charitables, s'adressent les plus cruelles injures. Alceste est de retour; Célimène se retire pour aller « écrire un mot de lettre ». Arsinoé profite de cette absence pour persuader à Alceste qu'il est dupe, que Célimène le trompe, et s'offre à lui en fournir la preuve.

ACTE IV. — *La lettre perdue*. Philinte annonce que l'affaire du sonnet s'est terminée à l'amiable. Alceste entre furieux, tenant en main une lettre compromettante de Célimène à Oronte. Calmé par un mensonge de Célimène, il veut poursuivre l'entretien; mais on l'appelle chez lui en toute hâte pour répondre à un homme de loi. Il sort en maugréant.

ACTE V. — *Rupture définitive*. Alceste a perdu son procès, nouveau motif de « pester contre l'injustice humaine ». D'autre part, Acaste et Clitandre lui remettent des billets de la coquette, où lui, comme les autres, est habillé de la plus jolie façon. Les marquis disparaissent les uns après les autres. Alceste persiste; il promet à Célimène de tout oublier si elle consent à l'épouser et à le suivre à la campagne; elle refuse. Alors seulement le misanthrope se retire et va chercher un lieu solitaire,

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Appréciation. — Cette pièce, à vrai dire, n'est que la peinture de quelques vices réduits aux proportions de simples travers; mais les incidents qui la remplissent sont si habilement ménagés pour achever d'exaspérer le misanthrope, la moquerie est si fine, si piquante, le style si correct, si incisif, qu'elle est considérée comme la plus belle des comédies de caractères qui existent dans notre langue.

Principaux caractères. — *Alceste*, le misanthrope, est un homme franc, honnête, loyal, qui voudrait trouver chez les

autres les qualités qu'il possède lui-même. Mais ne voyant dans le genre humain que grimace, intrigue, fourberie et mensonge, il s'est mis à le mépriser, à le haïr à tel point, que, n'y tenant plus, il prend la résolution de fuir :

Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

Il a pourtant ses défauts, lui aussi, et des « défauts réels dont on n'a pas tort de rire » : humeur atrabilaire, impatience, bizarrerie, égoïsme, vanité, il ne voit que les travers d'autrui, et pas du tout les siens propres.

« Il est comique, quand il poursuit de la même haine les mauvais vers et les vices honteux, les peccadilles et les crimes, quand il prend des pavés pour écraser les mouches. »

(H. HORION.)

Bref, Alceste est puni de ses bizarreries par l'isolement, et récompensé de son honnêteté en n'épousant pas la médisante Célimène.

Philinte a, comme Alceste, son bon et son mauvais côté : il est sociable, pacifique, homme de bon conseil et ami véritable; mais il pousse la philanthropie jusqu'à l'indifférence, sous prétexte que nous devons être indulgents : l'indulgence n'est pas toujours permise, ou tout au moins elle a des limites.

Célimène est un type d'artifice, de duplicité, de coquetterie; c'est, dit-on, le portrait de M^{me} Béjard, femme de Molière. Elle a de l'esprit, mais elle le fait briller aux dépens de la réputation d'autrui. Son travers, comme celui d'Alceste, est puni par l'isolement.

Arsinoé personnifie la sagesse affectée, la pruderie; elle porte partout de bons avis, et ne donne nulle part le bon exemple. Oubliée, délaissée, cette ancienne coquette se venge de celles qui ont la faveur par la critique et le dénigrement.

Acaste et **Clitandre** sont des types de faulxité et de frivolité; leur légèreté forme contraste avec le sérieux du misanthrope.

SCÈNES PRINCIPALES. — Conversation d'Alceste et de Philinte (acte I^{er}, scène 1). Le sonnet (acte I, scène 11). Scène des portraits tracés par Célimène (acte II, scène v). Seconde explication d'Alceste et de Célimène (acte IV, scène 111). Rupture définitive (acte V, scène vi).

Tartufe ou l'Imposteur (1667).

Sujet. — Le sujet de la comédie du *Tartufe* est la satire de l'hypocrisie de religion¹.

Le *Roman de la Rose* et les *Hypocrites* de Scarron ont dû fournir quelques traits à Molière.

PERSONNAGES. — M^{me} Pernelle, mère d'Orgon; Orgon, mari d'Elmire et leurs enfants, Damis et Mariane; Valère, prétendant de Mariane; Cléante, beau-frère d'Orgon; Tartufe, faux dévot; Dorine, suivante de Mariane; M. Loyal, sergent (huissier), etc. — La scène est à Paris, dans la maison d'Orgon.

Résumé. — ACTE I^{er}. — *Confiance aveugle d'Orgon.* M^{me} Pernelle gronde tout le monde : Elmire, sa bru; Damis, son petit-fils; Mariane, sa petite-fille; Dorine, sa servante. Elle « ne mâche point ce qu'elle a sur le cœur ». Aux uns, elle reproche des airs trop mondains; aux autres, leur froideur pour M. Tartufe. Elle a beau réprimander et faire l'éloge du « saint homme », elle ne convertit personne; les discours et l'exemple d'Orgon, qui ne se règle plus que sur le vil intrus, ne réussissent pas davantage.

¹ Comme toute la verve est dans l'attaque et la faiblesse dans la défense, on pourrait croire que le but véritable, quoique désavoué, est la satire de la dévotion.

Voici le passage de la préface du *Tartufe*, où Molière cherche à se justifier :
« Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elles ne tendent nullement à jouer les choses que l'on doit révéler...; que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrisie du vrai dévot. » Soit; mais alors « pourquoi, remarque Sainte-Beuve, le vrai dévot apparaît-il là pour la forme, tandis que le faux dévot y est tout à fait dégagé et n'est en saillie? »

ACTE II. — *Timidité respectueuse de Mariane.* Orgon veut donner sa fille à Tartufe. La timide Mariane n'ose résister à son père. Dorine intervient; Orgon se fâche et sort. Dorine profite de ce moment pour donner du cœur à sa maîtresse et l'engager à repousser cet hypocrite de Tartufe. Valère survient en récriminant. Il veut se retirer; mais Dorine le retient et opère la réconciliation.

ACTE III. — *L'hypocrite se trahit.* Tartufe se présente et ose faire à la femme de son bienfaiteur une déclaration d'amour. Elmire repousse ses avances avec indignation et promet le secret, à la condition que Tartufe favorisera l'union de Mariane et de Valère. Mais Damis a tout entendu et tout raconté à son père. Celui-ci n'en croit rien et s'obstine dans son admiration pour le « pauvre homme », qui, au lieu de se défendre, enchérit sur l'accusation et s'avoue le plus grand scélérat qui ait jamais existé. Orgon, dupé encore une fois, chasse son fils, et n'est que plus décidé à prendre Tartufe pour gendre. En attendant, il lui fait « donation entière » de tous ses biens.

ACTE IV. — *L'hypocrite tombe dans le piège.* Cléante engage Tartufe à solliciter le pardon de Damis. Le faux dévot refuse: il interviendrait de grand cœur,

Mais l'intérêt du ciel n'y saurait consentir.

Cependant Orgon vient donner lecture du contrat. Les supplications de sa fille n'y changeront rien. Elmire se charge de prouver à son mari que Tartufe est un vil imposteur. Pour cela, il n'a qu'à se cacher et à écouter, et elle mande l'hypocrite. Celui-ci se trahit de nouveau, et le trop crédule Orgon reconnaît enfin que Tartufe est « un abominable homme ». Il veut le chasser sur-le-champ de la maison. « C'est à vous d'en sortir, » répond le misérable, et il part en emportant l'acte de donation et une cassette remplie de papiers.

ACTE V. — *L'hypocrite est puni.* Orgon est désolé. Quel usage va-t-il faire de l'acte de donation et des pièces compromettantes renfermées dans la cassette? Arrive M. Loyal; il vient

De la part de Monsieur Tartufe pour son bien,

et il somme Orgon de « céder la place à d'autres ». La consternation est grande dans cette famille, surtout lorsqu'on apprend que les papiers de la cassette, les papiers du conspirateur Argas, sont entre les mains du roi. Orgon veut fuir, il est trop tard. Heureusement Louis XIV a pénétré le fourbe, et c'est Tartufe qui est arrêté.

Appréciation. — Si la perfection d'une comédie dépendait uniquement du style, le *Tartufe* disputerait au *Misanthrope* l'honneur d'être le chef-d'œuvre du genre. Mais « l'art et la raison exigent davantage. Ils exigent que le poète rassemble des caractères variés dans une action prompte, qui ne s'écarte pas de la vraisemblance, et qui laisse au spectateur une utile leçon. Il faut que les hommes s'y montrent, que les événements s'y passent comme dans l'ordinaire de la vie; que toutes les péripéties, jusqu'à la dernière, soient amenées non par des aventures fortuites, mais par le jeu naturel et logique des caractères et des passions, et qu'enfin le dénouement donne satisfaction au sentiment de la justice sans faire violence à la vérité... Si les caractères sont faux ou violemment outrés, si les événements paraissent chimériques, l'auteur esquivé les difficultés qu'il fallait vaincre; et le spectateur, jeté de fantaisie dans un monde qu'il ne connaît plus, ne prend à ce qu'il voit qu'un plaisir stérile et dangereux... ».

Or, dans le *Tartufe*, il n'y a qu'un seul caractère, auquel tous les autres sont sacrifiés, et ce seul caractère est faux.

« *Tartufe* n'est pas un hypocrite, c'est un escroc, de la plus sottise comme de la plus vile espèce, qui se laisse jouer stupidement. On ne peut imaginer Tartufe, tel que le peint Molière, dans une autre maison que celle de l'inepte Orgon. Il faut l'entière et rare imbécillité de ce bourgeois pour que le fourbe ne perde pas aussitôt tout crédit. La Bruyère a signalé ce défaut capital. L'hypocrisie est plus subtile, elle trompe des esprits plus ouverts, elle se garde mieux des embûches qu'on peut lui tendre. Tout sot que soit Orgon, dès que Tartufe paraît, le spectateur a besoin d'être gagné d'avance au dessein du poète pour accepter la vraisemblance d'un pareil aveuglement. Une charge si crue implique des dupes trop sottes... »

« Notez que ce brutal **Orgon**, ce fanatique sans yeux, sans

jugement et sans entrailles, représente le vrai dévot, par opposition au faux dévot, qui est Tartufe. M^{me} Pernelle et lui sont les seuls personnages dans la pièce qui se piquent sincèrement de dévotion, les seuls qui se fassent une affaire de leur salut. Tous les autres n'en prennent qu'à leur aise...

« Où sont donc les « dévots de cœur », les vrais gens de bien dont le contraste serait indispensable si Molière, sincèrement, n'avait voulu décrier que l'imposture? Cléante nous dit bien :

Regardez Ariston, regardez Périande,
Oronte, Alcidas, Polydore, Clitandre.

« J'ai beau regarder : ni Périandre, ni Polydore, ni aucun de ces parangons de vertu ne se montrent; ils restent dans la coulisse. Orgon tout seul, avec M^{me} Pernelle, aussi folle que lui, demeure pour soutenir l'honneur du nom chrétien. »

(L. VEUILLOT, *Molière et Bourdaloue*).

Convenons avec Geoffroy que cette pièce « a été plus nuisible qu'utile à la société... Il y a une si grande affinité avec la religion et l'abus qu'on peut en faire, que Tartufe a su réjouir les impies beaucoup plus qu'il n'affligeait les hypocrites ». — « Tartufe, ajoute M. Charaux, nous fait douter de la vraie dévotion, par le penchant naturel que nous avons à généraliser le mal. Mieux il est peint et de traits sensibles, plus nous risquons, grâce à la vive impression qu'il nous laisse, surtout lorsque nous sommes travaillés par un désir qui contredit la dévotion, de voir l'hypocrisie peinte sur tous le visages de tous les dévots¹. »

L'Avare (1668).

Sujet. — La comédie de l'*Avare* montre le trouble et le désordre que les vices d'un chef de famille ont introduits dans sa maison. Ce sujet est emprunté à Plaute.

Dans sa pièce, intitulée *Aulularia*, le poète latin se contente

¹ « Le libertin, dit saint Jean Chrysostome, ne manque jamais de se prévaloir de la fausse piété pour se persuader qu'il n'y en a point de vraie. » Tel est le danger que signalait Bourdaloue du haut de la chaire chrétienne, à l'occasion du *Tartufe* de Molière (Voy. le *Sermon pour le VIII^e dim. apr. la Pent.*, 1^{re} part.).

de représenter un avare qui cache son trésor avec le plus grand soin; Molière, lui, entasse dans son Harpagon tous les genres d'avarice.

PERSONNAGES. — *Harpagon*, son fils *Cléante* et sa fille *Élise*; *Anselme*, son fils *Valère* et sa fille *Mariane*; *maître Jacques* (cuisinier et cocher), *dame Claude*, *Brindavoine* et *la Merluce*, domestiques d'Harpagon; *la Flèche*, valet de Cléante, etc. — La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.

Résumé. — ACTE I^{er}. — *Mariages projetés. La Flèche comédien.* Valère, déguisé en intendant, cherche à calmer les scrupules d'Élise, qui lui a fait des promesses de mariage à l'insu de son père. Survient Cléante; il fait part à sa sœur du dessein qu'il a formé d'épouser Mariane : cette jeune personne n'est pas riche, mais elle est honnête et dévouée. Il souffre de ne pouvoir secourir cette vertueuse famille à cause de l'avarice de son père. Cependant Harpagon chasse la Flèche, accusé de fureter de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler. Ses enfants eux-mêmes sont traités en ennemis : « ils dépensent trop pour ne pas dérober. »

Au moment où Élise et Cléante vont lui parler de leurs projets de mariage, Harpagon leur apprend qu'il est dans l'intention d'épouser Mariane, et que leur établissement à eux est prêt : à Cléante il destine une riche veuve; à Élise, le seigneur Anselme, qui « s'engage à la prendre sans dot ». Il n'y a pas à répliquer à cela. Valère arrive; on le choisit pour arbitre.

ACTE II. — *L'emprunt. L'usurier démasqué.* Cléante veut emprunter 15,000 livres; le courtier Simon a trouvé la somme demandée, mais à des conditions assez dures : Cléante ne recevra que 12,000 livres en espèces; le reste sera représenté par une collection de vieux meubles : le tout à 25 pour cent d'intérêt. Le piquant de l'affaire, c'est que le courtier s'est adressé à Harpagon, et sans le vouloir lui a fait connaître l'emprunteur. Le père et le fils s'adressent alors de violents reproches. Frosine, l'entremetteuse, fait diversion; elle vient annoncer à Harpagon que la mère de Mariane consent à lui donner sa fille; en même temps elle réclame un petit secours d'argent pour assurer le gain d'un procès. « Je m'en vais, répond l'avare, voilà qu'on m'appelle... »